

Lausanne Jardins 1997 — (Suisse)

Caroline Dionne and Christophe Guignard

Number 69, Winter 1998

Paysages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, C. & Guignard, C. (1998). Lausanne Jardins 1997 — (Suisse). *Inter*, (69), 64–65.

Lausanne Jardins 1997 — (Suisse)

Caroline DIONNE, Christophe GUIGNARD

De la mi-juin à la mi-octobre 1997, Lausanne s'est faite jardin. Ce « festival du jardin urbain » se veut au départ didactique : faire connaître la profession d'architecte du paysage, susciter un questionnement par rapport à la notion même de jardin urbain. Avec la volonté de montrer la ville autrement, les 34 projets choisis à l'issue d'un concours d'idées peuvent être lus comme des « manifestes », manifestes d'une présence végétale en dialogue intime avec l'urbain, avec sa minéralité. En majorité conçus comme des installations temporaires, certains jardins semblent cependant pouvoir résister et poursuivre leur existence selon le cycle des saisons, naître et renaître, pour finalement sortir du cadre physique et temporel qui leur était artificiellement imparti. Architectes, paysagistes et artistes, venus de divers pays d'Europe, ont travaillé de concert avec les employés d'entretien des jardins de Lausanne. Autre forme de dialogue, cette fois, entre ceux qui pensent la ville et ceux qui participent à sa mise en œuvre.

archéologue, Jean-Claude DESCHAMPS, plasticien, sculpteur, peintre, et Jean-Claude MARET, scénographe).

D'autres parlent d'une domesticité recréée, amenée à l'extérieur, devenue publique ; ils créent une pièce de végétation, soulevant des questions par rapport au logis dans la ville (*Un été capricieux*, par Maria et Bernard ZURBUCHEN-HENZ, architectes, avec la collaboration de Sarah NEDIR, architecte, Lausanne ; *Les chambres des saules*, par le Conservatoire des Parcs et Jardins de Chaumont-sur-Loire et Eric OSSART, paysagiste, ainsi que *Le salon*, par Hans KLÖTZLI, Béatrice FRIEDLI et Jacqueline von WATTENWYL, architectes-paysagistes).

Certains jardins, jardins virtuels où l'image supplante la réalité, jardins d'allusions, n'impliquent aucun élément végétal (*Sur une musique de Sydney Beckett*, par Jean SCHEURER, peintre-sculpteur, et Georges ABOU-JAOUDE, concepteur d'images numériques, et *Jardin d'illusion*,

in situ la notion de paysage sonore. Le projet de Kathryn GUSTAFSON, paysagiste, et François PARIS, compositeur, *À l'échelle du spectacle*, implique en plus de divers éléments végétaux, des objets sonores. Les arbres à sons, les cloches de verre et les éoliennes à écho, activés par le vent, animent et mettent en scène des espaces, des vues. L'eau devient matériau sonore en percutant des éléments métalliques.

Et il y a les interventions qui voudraient bien ramener la campagne en ville : diverses tentatives de planter des légumes selon un tracé géométrique. Cette tension entre l'urbain et des formes hybrides de ruralité n'est pas exempte de potentiel. En fait, le projet de Thomas HUBER (professeur à la Hochschule für Bildende Künste de Braunschweig) exprime habilement cette dualité ville-campagne. Un *Petit Homme orange* fait des ronds dans l'eau d'une fontaine, perdu au milieu d'un de ces jardins d'apparat, situé en face du palais de Beaulieu. Les fleurs habituelles sont remplacées par divers légumes, nourriture probable de cet automate silencieux.

On a ici affaire à de la végétation, des couleurs, des odeurs, une matière limitant toute possibilité de contrôle absolu. Peut-être pleuvra-t-il tout l'été... Certaines des interventions semblent prendre en compte cet aléatoire propre au monde naturel. Ce sont celles qui demeureront, physiquement ou simplement comme des souvenirs, des rêves. Évidemment il y a les autres, celles qui s'affirment outrageusement comme œuvres d'art, voulant enseigner, dicter, montrer. Elles sont le résultat d'un parti pris, résidus inévitables d'une manifestation médiatisée, témoins d'une culture en habit de camouflage. Essais torturés dont on ne sait si ce sont les plantes ou les esprits qui ont le plus souffert.

Pensées comme éphémères, la plupart des interventions vont inévitablement disparaître avec la venue de l'hiver. Elles auront cependant connu d'autres devenir : photographies, vidéos, disque, expositions muséographiques, discussions...

Deux de ces œuvres nous semblent particulièrement significatives, deux projets dont la matérialité tend à disparaître, mais qui prennent une autre dimension par ce qu'ils suggèrent comme expériences de l'imaginaire, comme métaphores. Ce sont deux jardins inaccessibles, perçus à distance par un observateur en mouvement : *La ficelle*, réalisé par Gilles CLÉMENT, paysagiste, et Christophe PONCEAU, architecte, et *Le Paradis du Flon*, par Sandra RYFFEL-KÜNZLER, Thomas RYFFEL, architectes-paysagistes, Clea C. GROSS, architecte, et Carlos MATTER, créateur artistique. Ces œuvres rendent compte des deux extrêmes de la temporalité de l'événement. La première est planifiée à long terme ; le temps devient un des protagonistes de la réussite. La seconde affirme sa nature éphémère au point de vouloir disparaître en fumée. Elles existent toutes deux comme des fragments de mémoire.

Ce festival prend la forme d'une série de promenades. Il est possible de suivre le guide, de se laisser porter, de se laisser montrer. Les jardins ressemblent alors à des points alignés sur une carte. Il n'est pas impossible, par ailleurs, de déambuler, « jardins faisant », et de se laisser imprégner par des interventions parfois si subtiles qu'elle sont à peine discernables.

Plusieurs projets semblent teintés d'un certain formalisme moderne, où l'aspect pictural domine, où le jardin est vu comme un tableau vivant. Le matériau végétal sert alors à construire, à cadrer, à délimiter, il interagit avec l'architecture, qu'il met en scène (*Passages*, par Olivier LASSERRE, Olivier DONZÉ, Laurent SALIN, architectes-paysagistes, Jean-Blaise GARDIOL, historien et

jardin d'illusion, par Eva PAULI, artiste, Christof ERIKSSON et André LANZ, architectes-paysagistes).

Un des projets exploite habilement la notion de parcours. *Bleu-leu-leu*, réalisé par Sylvia KRENZ et René SCHMID, architectes, et Pascal CADOSCH, architecte-paysagiste, se manifeste par une série de petits pots, peints en bleu et plantés de gazon, disséminés subtilement le long de passages bien connus des Lausannois et des touristes. Les pots indiquent le chemin, soulignent certains éléments d'architecture ou révèlent des recoins oubliés, des micro-paysages.

Les jardins sont aussi des filtres induisant une nouvelle perception de la ville, des médiateurs sensoriels. Certains des concepteurs explorent



[événement] Lausanne Jardins 1997, Festival international du jardin urbain, mi-juin à mi-octobre 1997 [photos] *La ficelle* de Gilles CLÉMENT. Source : Caroline DIONNE [illustration] « Le Paradis du Flon », revue *Anthos*, « Lausanne Jardins 1997 », n° 2/97, Suisse

section	événement
ville	Lausanne
auteur(s)/situation	C. DIONNE Urbanistes associés (Montréal) C. GUIGNARD architecte (Lausanne)
dossier	projet
inter	numéro 69
page	64 de 92

Used as materials, vegetation, colors and odors stand beyo

Réminiscences

Lausanne est construite sur les moraines du glacier du Rhône, les pieds baignés par le Léman, avec les Alpes en toile de fond. Une nature majestueuse, presque austère, omniprésente. La ville semble s'être organisée en rapport étroit avec elle. La limite est floue, presque imperceptible. On se questionne alors sur la notion même d'un jardin urbain. Jardin destiné à faire état de la relation entre l'homme et la nature, mystérieuse, indomptable, peuplée de faunes et de fées ? Jardin potager ? Jardin d'apparat « propre en ordre » ?

Afin de découvrir aisément cette ville de paliers, il y a ce petit métro qu'on surnomme *la ficelle*. À l'origine le train servait à faire monter les matériaux nécessaires à la construction de la cité et venus d'Évian à dos de péniche. Le métro n'est pas enfoui, il circule doucement à l'air libre sur près de la moitié du parcours. Les talus abrupts de la tranchée sont devenus jardin. C'est l'intervention majeure de tout le festival, un travail paysager qui s'étend sur 2 kilomètres et plusieurs années. Bambous, lauriers, buis et fleurs des prés. Couleurs dominantes : jaune, blanc, rose. Implantations à même le gazon existant. Une friche, laissée à elle-même, ne demandant pour seul entretien que quelques fauches annuelles. Le travail de Gilles CLÉMENT sur l'idée de *jardin en mouvement*, évoluant de façon libre et selon le cycle des saisons et la nature des plantes, prend ici une surcharge de sens. Le jardin mouvant est perçu en mouvement, depuis un wagon, à travers une vitre toujours claire. De douces odeurs envahissent l'espace. Jardin intouchable. On ne peut le saisir dans son ensemble, il résiste, se dérobe au regard. Perçu par fragments sur lesquels le regard s'accroche, différemment selon l'humeur, la lumière, la distraction du matin ou la fatigue du soir, il n'existe vraiment que lorsqu'il peut être vécu chaque jour. Il devient manifeste d'une ouverture au processus naturel.

Sortie du métro. Lausanne, grouillante et mystérieuse, noire parfois. Réaction presque viscérale. On est à la fois attiré et exclu. Égaré dans une ville impossible à « cartographier ». Toute tentative de la représenter sur un plan ne peut rendre compte de sa réalité. Sa topographie particulière la rend perceptible uniquement à travers l'expérience bien réelle ; il faut la parcourir et s'y perdre, inévitablement, afin de la comprendre. La



cité médiévale, juchée sur sa bosse, est entourée de vallées qui serpentent, créant une dénivellation importante en plein cœur de la ville. Des canyons urbains dans une ville pentue. Une série de ponts franchissent les vallées-quartiers, surplombant les toitures, s'y appuyant parfois.

Un de ces ponts franchit la vallée du Flon, un pont piétonnier utilisant pour pilier central un édifice en contrebas. Lieu de transit. La toiture est un espace inaccessible : bouches d'aération, structures techniques, une surface de gravier uniformément neutre. Le jardin de RYFFEL-KÜNZLER, RYFFEL, GROSS et MATTER s'y est posé, hors d'atteinte, presque invisible. Il prend forme dans l'imaginaire. Une enclave circulaire, expression d'un monde idéal, semble contenir une nature en ébullition que seuls quelques indices laissent deviner. Des fagots et des citrouilles. Habile métaphore d'une vision impossible du jardin d'Éden. Inévitablement temporaire, le jardin doit disparaître cet automne, s'envoler en poussière dans un brasier infernal.

En traversant le pont, on sent battre le cœur de la ville. Aujourd'hui c'est jour de marché. Les étals de fruits et de fleurs ont envahi les rues. Autre manifestation temporaire qui, à chaque semaine, ramène réellement la campagne en ville. La danse des insectes, entre le paysan et le citadin, semble suivre le rythme lointain d'un orgue de barbarie.

Deux jeunes architectes lausannois, Philippe RAHM et Jean Gilles DÉCOSTERD, ont réagi à l'aspect encadré de ce festival se voulant officiellement provocateur et manifeste. Leur intervention « off » témoigne d'une grande sensibilité aux problèmes liés à de tels événements et questionne le bien-fondé de vouloir montrer la ville-musée.

[notes]

¹ Expression fréquemment utilisée en langue suisse afin de parler de ce qui est bien fait.

